

De l'estime

Daniel HAMELINE *

A la mémoire de Didier-Jacques PIVETEAU

L'évaluation scolaire, quels qu'en soient les perfectionnements en vue de la juste mesure des apprentissages et des capacités, a toujours quelque chose à voir avec l'estimation. Parler ainsi, c'est sans doute souligner ce qui demeure approximatif en nos évaluations les plus savantes. Mais, c'est beaucoup moins banalement, repérer, au sein de la technologie éducationnelle contemporaine, la constance anthropologique de la vis aestimativa, cette force qui pousse tout vivant à prendre la mesure d'autrui et, ce faisant, à « prendre des mesures » à son égard. « Te mesurer à moi ? Qui t'as rendu si vain ? » Toute évaluation s'opère sur fond de cet affrontement primordial et sauvage qui exige des perdants: vae victis.

S'énonce alors l'énigme, qui ne peut que nous intriguer: comment et pourquoi s'opère le passage de l'estimation à l'estime, ce sentiment fondamentalement égalitaire? Il est de la tâche des enseignants d' « estimer » les résultats de leurs élèves, non d'accorder à ces derniers leur propre estime. L'estime mutuelle, c'est l'organisation même de la civilité, condition de l'estime de soi, elle-même composante de l'identité humaine. On ne peut s'estimer qu'estimé. A quel « prix » ? Que le rival devienne le convive. Et que cette métamorphose soit possible, voilà ce dont nous ne sommes pas encore revenus.

• Né en 1931. Professeur de philosophie à l'école Ozanam à Nantes de 1959 à 1964, il y mène une tentative de pédagogie non directive dont il rendra compte dans *La liberté d'apprendre* (1967) et qu'il essaiera de réinterpréter dans *La liberté d'apprendre, situation 2* (1977). Entre temps, il aura assumé les fonctions de directeur des Études de l'Institut supérieur de pédagogie de Paris (1969-1974), soutenu sa thèse de doctorat d'État (*Du savoir et des hommes*, 1971) et participé à la conception et à l'animation de l'Université pédagogique d'Été de l'Institut catholique de Paris (1969-1972). En 1974, il devient enseignant à l'Université de Paris-Dauphine, où, après avoir été responsable du service de pédagogie universitaire, il est attaché au département d'éducation permanente (1974-1979). Invité par l'université de Genève en 1977, il publie *Les objectifs pédagogiques*, en 1979, ouvrage qui connaîtra six éditions successives. En 1982, il renonce à son enseignement parisien pour exercer à plein temps les fonctions de professeur ordinaire de philosophie de l'éducation à la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Genève. Il ne garde en France que deux fonctions: directeur de recherche aux Universités de Lyon II et de Paris X Nanterre et conseiller scientifique du CEPEC. Il a publié, en 1988, *L'éducation, ses images et son propos*.

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

C'est quelque part du côté de l'estime que gisent - et quoi qu'on en ait - les tenants et les aboutissants de l'évaluation.

[...]

Je tiens que le fin mot de l'évaluation est à rechercher du côté de l'estime. Mais posant cette « vérité », je démultiplie le champ de la démarche à laquelle je vous convie, en autant de chausse-trappes où mon propos, risque de se trouver soudain escamoté.

Plaidoyer pour les sentiments

[...]

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

C'est d'une anthropologie qu'il est ici question, c'est-à-dire d'une tentative pour rendre raison de ce qu'ont de spécifiques les choses quand elles se présentent comme humaines. L'évaluation scolaire est l'une de ces « choses ». Elle « arrive » aux êtres humains. Des humains la font « arriver » à d'autres humains, à travers quoi s'opère l'« estimation même du sujet ». Rien que ça.

Il n'y a d'estime que parce qu'il y a d'abord, toujours, constamment, estimation. J'y reviendrai car c'est trop important. Mais jugez ici, au passage, de la puissance du suffixe, cet « -ation » qui opère le retournement sémantique en lequel le terme recouvre une valeur latente, celle d'une action potentielle, d'une activité résolutoire.

L'estime apparaît par contre comme une catégorie *molle*. Elle relève de la partie la plus lâche de ce qui fut la psycho-morale à la jointure des deux siècles, celle dont les sciences humaines du soupçon ont assuré la dissolution et prononcé le discrédit : la psychologie des sentiments. Parlez-nous des passions, des pulsions, des affects, des désirs et du corps: avant même que les termes soient compris, vous êtes entendus de vos contemporains dans la sous-culture des post-modernes cultivés. *Admirable commercium*.

A l'inverse, les sentiments datent, du moins dès qu'ils sont saisis, dans la construction de la connaissance, comme les témoins de l'élaboration civilisée de l'émoi. Certes, on plaide aujourd'hui pour la tendresse, et la « fleur bleue » demeure de culture prospère. Mais on la veut sauvage autant que possible. Le sentiment tient dans la science de l'homme moderne et post-moderne une place précaire. Il ne peut être perçu qu'à la distance mesurée de la primitivité, fabuleuse ou réelle, à laquelle nous référons l'« authentique », sous l'égide du « vécu » et du « brut ». Et sa distance est aussi grande à la sophistication socio-technique selon laquelle les rapports humains se complexifient dans nos sociétés de l'anonyme. L'obsolescence du sujet ne pouvait qu'entraîner avec elle l'analyse des sentiments qui fut l'apanage des grands « moralistes » et semble ne pouvoir leur survivre.

La consécration de l'honorable

Or l'estime apparaît, parmi les sentiments humains, comme la consécration même de la mesure où l'honnête homme reconnaît son semblable, saluant sa différence sans en prendre ni ombrage ni frayeur. L'estime est le sentiment de la distance familière : ni fusion passionnelle, ni communion, mais pas davantage la hauteur ni le retrait. Entre civilisés, estimer quelqu'un est d'emblée avouable, quand l'aimer engendre le malentendu, et que l'apprécier risque de trop célébrer le profit qu'on en tire. L'estime dit l'honorable. C'est avec l'honneur qu'elle a affaire, l'honneur bourgeois, s'entend : l'éthique où elle s'inscrit est celle, - à forte coloration protestante -,

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

du mérite individualisé dont on peut échanger les « marques » entre égaux. Reste à désigner qui décide de cette égalité. Car, à parler de mérite, on pose quelque part un juge.

Et là gît l'une des difficultés pour situer l'estime dans l'échelle du recommandable: alors qu'elle n'a de prix que comme reconnaissance de l'être, elle se qualifie dans l'unique paraître: on ne peut qu'être tenu en estime et en recevoir les marques. Il faut que quelqu'un soit là qui pèse, juge, prononce.

Tel est en effet le caractère de la chose estimable : être l'objet d'un jugement, avoir à se faire connaître par des dehors dont on escompte, de part et d'autre, qu'ils manifestent un autrement que la simple apparence. Car, certes, cette dernière mérite les égards que l'inégalité appelle, avec le cortège de ses conventions. Mais l'égard « dû » au rang ou à la fortune, on le sait, n'épuise pas l'estime. Bien au contraire, l'égard pour autrui n'est en définitive qu'une surveillance de soi. Il doit se réduire à juste ce qu'il faut (« être comme il faut », disait ma grand-mère) pour n'être pas réponse par trop hypocrite à l'apparence de l'honneur. Manquer d'égards peut s'avérer une faute socialement typée dont on est en droit de faire grief au nom des codes en usage. On ne peut, sur le même registre, reprocher à quelqu'un de manquer d'estime vis-à-vis d'un autre. Car l'estime ne se commande pas en vertu de l'usage. Elle est l'honneur qu'un être humain rend à un autre sur le vu du paraître dont on a pesé qu'il n'était pas que cela, et peut-être même, tout autre chose.

De l'envie d'être estimé

Confrontons ici deux moralistes qui peuvent, sur ce chapitre, nous en dire long : LA BRUYÈRE et ALAIN. Celui-ci écrit : « J'aperçois qu'aucun homme n'a besoin ni usage de la perfection du voisin. Il faut que chacun aille à sa perfection propre, tournant pour le mieux les obstacles qu'il trouve en lui-même » (1923 ; cf. 1956, p. 547). Mais celui-là posait par avance : « Les hommes dans le cœur veulent être estimés et ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimés » (1688 ; cf. 1965, p. 276).

Et, pour LA BRUYÈRE, cette envie-là est vaine : elle assigne les hommes aux vanités du paraître et aux ruses misérables de la comparaison. A travers celle-ci, l'émulation, qui a tout pour être vertu, se délite en jalousie qui n'est que vice. Le statut de l'estime n'est pas séparable de celui de l'envie. Et, à en croire René GIRARD (cf. 1972), posséder les marques de ce que l'autre possède est l'essence même du social.

Ce que l'estimable donne à voir, c'est ce qui précisément le rend digne d'estime : n'est estimable que celui qui a fait quelque chose qu'un autre a

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

196

remarqué au point d'y arrêter son attention et d'accompagner les apparences, d'une estimation que l'éloge n'épuise pas. Etre estimé, c'est se savoir le sujet de cette « estimation », c'est détenir la certitude que l'on compte pour quelqu'un qui compte aussi sur vous et compte désormais pour vous. Et que ce soit de l'estime, c'est dire de ce compte mutuel qu'il est renonciation au calcul, inversion même de l'envie.

Ce n'est pas dire pour autant que l'estime n'est pas l'objet de cette quête et ne puisse se retourner à son tour en mépris de qui demeure indifférent à nos avances. Mais le risque ici est de confondre l'estime avec la considération. Être considéré, c'est être classé parmi les importants, ceux que l'on regarde d'en bas et qui, de ce fait (de ce faite ?), peuvent vous tenir la dragée haute. On parle ainsi d'un personnage- non d'un être-« considérable ».

Appelons à la rescousse un instant les fantaisies de l'étymologisme : la « considération » garde toujours quelque chose d'un arrangement avec le ciel et qui laisse le spectateur, *aspicientem in coelum*, de quelque façon « sidéré » face au « sidéral ». Nous avons, certes, grand besoin de considération et qu'autrui nous soupçonne de quelque complicité avec notre bonne étoile. La requête, au demeurant, n'est pas déshonorante. Elle est revendication légitime de l'espace humain, socialement valorisé, sans lequel nul ne peut trouver respiration ni inspiration proprement humaines. Notre époque, qui fait de la proximité l'une de ses valeurs, aux risques de la promiscuité du « à tu et à toi », tient avec autant de ferveur à cette distance protectrice du quant à soi en son inviolable espace vital, niche écologicoéthique aux invisibles contours.

Mais rechercher la considération, c'est souvent tenter d'augmenter et de figer cet espace selon la seule loi des apparences où les contours vont se trouver soudain- et peut-être pour longtemps- dessinés. Car les apparences ne sont-elles pas, par fonction, au service de la comparaison et du placement mutuel, pourvoyeuses de tous les codes par où se hiérarchisent les jeux du supérieur et de l'inférieur? Si la considération hiérarchise, l'estime induit l'égalité, ou de moins, que cette dernière est pensable, ce qui n'est déjà pas peu.

L'estime contre le succès

Alors que la morale de l'honnête homme semble partout désormais muséographique, obtenir l'estime d'autrui demeure aussi précieux que d'accorder la sienne, comme si cet échange-là demeurerait fondateur d'une certaine qualité de l'interaction humaine, comme si, dans ce « commerce » là entre les humains, passion et raison parvenaient à leurs accordailles sans se dénaturer pour autant. Car on peut subir l'amour. Et FONTENELLE

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

197

constatait déjà, l'aimable vieillard, qu'on en est rarement maître, alors qu'on l'est toujours, de se faire estimer. Il y a de la maîtrise dans l'air du côté de l'estime. Sans doute un reste de maîtrise : fragile pouvoir, et réduit à l'étroitesse d'un avis qui s'obstine et façonne à l'aveugle ses raisons, pouvoir d'admettre ou de refuser, pouvoir d'estimation titubant quelque part en chacun, entre le motif et le penchant.

Mais célébrer ce « pouvoir » de l'estime n'est peut-être qu'un artifice qui permet d'en cacher les allures de consolation. Car le « succès d'estime » est, à la lettre, toute autre chose que le succès tout court. L'estime de ses pairs est ce qui reste au réalisateur quand le « vrai » succès fait défaut. D'où le plaidoyer moraliste pour l'estime face aux sentiments forts à vocation submergeante, ceux dont nul ne peut plus contrôler les risques qu'ils alimentent indûment, l'amour-propre et ses précipitations fabulatrices.

Obtenir les meilleures marques d'estime consolera-t-il celui qui rêvait de « faire un tabac » ? L'estime est, par quelque constance dans la sourdine, l'antagoniste du succès franc, comme de la gloire fastueuse et débordante. Nul excès, fût-ce celui de la vertu, n'est estimable. On n'estime pas le héros, on le hait ou on l'admire. Il n'est pas facile d'estimer qui triomphe. L'estime est tout sauf idolâtre.

Pourtant récuser ainsi l'idolâtrie, ce n'est pas dire qu'on « estime » le vrai Dieu. N'est « estimable » que ce dont il est possible de prendre la mesure : l'estime est affaire humaine, réciprocité latente, appel à une mutualité. On n'estime que ses semblables. Estimer quelqu'un, c'est l'honorer comme un semblable. C'est pourquoi le code de politesse épistolaire, cet inépuisable arsenal des variations de la civilité, prescrivait qu'un inférieur ne pût pas manifester son « estime » à un supérieur, du moins en tant que tel. Mais lui, par contre, peut vous assurer de son estime, et du degré qu'elle occupe dans l'échelle du sentiment qu'il en a. Ce faisant, il abolit la distance tout en la creusant et rend à l'égalité son caractère de rapport, et de rapport précaire, toujours révisable. Autrui n'est un semblable, dans l'ordre humain, que parce qu'érigé tel. Et l'expression de l'estime peut se confondre avec le témoignage de la condescendance. Mais il faut bien un commencement. Et celui-ci n'est qu'abstraitement égalitaire. Voués à s'identifier par l'estime, les humains ne naissent point égaux, mais rivaux.

Les scolastiques, après ARISTOTE, dotaient tout vivant de la *vis aestimativa*, cette « estimative » qui, selon leur psychologie fort pénétrante, accompagne la perception du monde de la capacité, fruste et défensive au premier « abord », d'en appréhender la bruisante et mouvante présence sous le mode global de la menace ou du recours. Tout vivant est ainsi, à leurs yeux, un « estimateur » : rien n'est aperçu qui ne soit, dans le même mouvement, évalué. Chez l'être humain, l'« estimative » s'érige en « cogitative ». Certes, j'entends bien que MOLIERE, moquant la *vis dormitiva*, a durablement ridiculisé ces qualificatifs qu'une science à bout de ressources

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

198

épuisait en d'interminables verbalismes. L'estimative et la cogitative n'en sont pas pour autant méprisables. Je dirai même que ces catégories sont assez résolument modernes. Que nous signifient-elles, en définitive ?

Au commencement, est l'appréhension

Le monde concret autour de nous, et particulièrement l'activité que déploie notre entourage humain, est immédiatement saisi sous l'aspect de sa nuisance ou de son utilité potentielle. Et cette saisie est synthétique, d'abord quasiment hantée, avant tout jugement, par les individualités concrètes offertes à notre appréciation et dont le commerce constituera peu à peu notre expérience, qui, avant d'être objective, est heureuse ou malheureuse. La cogitative est cette prime appréhension du monde, ce jeu de distance et de proximité, cette identification permanente des choses et des vivants, « pourvoyeuse des passions » (THONNARD, 1950, p. 582) auxquelles elle fournit leur objet, *res et fantasma* d'un seul tenant et d'un seul aboutissant, mais en même temps, éducatrice des sens et de leur capacité de préluder à l'évaluation de moins en moins appréhensive des activités de ceux qui nous entourent.

L'estimation n'est donc pas d'abord jugement. Elle ne le devient que par quasi-retournement d'elle-même. L'évaluation posée sur ce que les autres font, me font, est d'abord- et pour longtemps - frayeur, envie, horreur, extase. Répulsion et attirance. Saint THOMAS ou CAJETAN le commentaient avant que FREUD ou LORENZ nous alertent. Mais ces derniers insistent sur l'agressivité latente ou explicite, de cette estimative première dont l'instinct, selon les analyses plus récentes de René GIRARD, n'offre qu'une explication fallacieuse et toute de paresse mentale. Attirance, répulsion, imitation : telles seraient le triple caractère des agrégats animaux, se transformant en sociétés coopératives ignorant qu'elles coopèrent. Il faudrait dire : attirance, ergo imitation, ergo répulsion : dans le monde humain, l'estimative, c'est percevoir autrui imitable et, par le fait même, l'ériger en rival. Indiquant ce qu'il est désirable de faire et le faisant lui-même, il est l'obstacle et l'exemple tragiquement identifiés.

Et puisque je fais, comme on le voit, dans le latin, pour votre agrément ou votre irritation, je ne le sais, interrogeons l'estime comme l'estimation à l'heure (dont il ne convient pas de rechercher l'exactitude) où les Romains font des *timia* grecques, - ces choses que l'on vénère, dignes d'honneur (*timé*) parce qu'au-dessus de tout éloge (cf. ARISTOTE, Éthique à Nicomaque, 1, 12, 1101, 10; éd. Tricot, 1959, p. 77, n. 2) - des choses que l'on mesure au poids du bronze (*aes*), c'est-à-dire de la monnaie. Ce que «paie», voilà qui est digne d'*aestimatio*, ce que l'estimative, en sa primitivitécalculatrice ou sa néo-barbarie commerçante et impérialiste, a

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

199

« réalisé » conforme à ses intérêts. *Aestimare aliquem juste* (estimer quelqu'un à sa juste valeur) est une variante figurative de *aestimare aliquid magno* (trouver que quelque chose est cher). Mais de ce dernier qualificatif, on appréciera (!) l'équivoque parlante ...

L'estimative pose comme le prix des choses. Brutalement. Elle révèle que quelqu'un doit toujours « payer », fût-ce de sa personne, et même si ce sont « toujours les mêmes qui paient », comme on dit. L'évaluateur pose le désirable face à l'estimateur. Il le pose comme imitable à la fois et inaccessible, fixant le prix, énonçant l'appréciable, et, dans le même mouvement, suscitant la fiévreuse enchère ou le marchandage protecteur. Priorité, primauté du, troc dans l'échange évaluateur. Toute monnaie garde quelque chose de 1a monnaie de singes, ces animaux dont on nous dit que les vieux seuls peuvent se dispenser d'apprendre à faire des grimaces. Mais, chez les apprentis de ce redoutable commerce qu'est le commerce du « semblable », la grimace est souvent de dépit : celui d'avoir été « eu ». La longue généalogie de ceux qui se sont fait avoir se confond avec le cortège vindicatif de ceux qui tentent de le faire payer. Et à quiconque de préférence, qu'il soit de rencontre fortuite ou de fréquentation assidue. La peur d'être eu constitue peut-être le moteur de la transformation d'une estimative, encore toute immergée dans la douleur de la lésion possible, en une cogitative qui, par crainte d'être lésée, crée la distance où s'engendrera la critique, c'est-à-dire le jugement dénoueur de crise. Ainsi naîtraient, précaires (notez aussi ce mot), les raisons d'où la Raison tirerait sa substance longanime. Ainsi s'instaurerait l'*estime*.

Ainsi l'estimative acquerrait ses lettres de civilité qu'en bonne éthique bourgeoise je tiendrai pour le dépassement de celles de noblesse qui inscrivent encore leur blason dans les entrelacs de la violence à peine sublimée : les preux s'estiment-ils ? J'en doute. Courtoisie, c'est déjà bourgeoisie qui s'annonce. L'estime, portée et reçue, est civilisante. Elle donne le coup d'arrêt à l'exploit des antagonismes primaires. Elle ne supprime pas les conflits. Elle fait mieux : elle les déborde dans l'égalité des honneurs rendus.

Voyez l'éloge décerné à deux adversaires et qui les place déjà, dans l'éloge même, au dessus de tout éloge : qu'à travers leur affrontement même, ils parviennent à s'estimer. Sentiment civil par excellence puisqu'il répugne à considérer qu'il y ait vainqueur et vaincu. Et cette civilité introduit, dans la pratique même de la guerre, la note où le vainqueur se fait humain et rend les honneurs à qui s'est battu au mieux contre lui. L'estime fait rentrer dans les gorges le *vae victis* des barbares, pourtant logique avec ce qu'exigeraient les règles du triomphe. Mais le « paraître » de celui contre qui s'est retournée la fortune des armes a manifesté sûrement qu'il valait mieux que sa défaite : honneur à lui.

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

200

Nul ne peut s'estimer qu'estimé

Reste que, malgré les signes de l'estime qu'on lui porte, le vaincu n'est peut-être pas dans la meilleure position pour ; accorder à soi le plus difficile des crédits : sa propre estime. L'estime de soi est un sentiment entre tous fragile. Avant FREUD et les freudiens, avant *l'ego-psychology*, avant même Jean-Paul SARTRE, les moralistes disent à l'envi l'ambivalence de ce sentiment, la toujours précaire opération où l'on tente de l'assurer dans sa justesse et, partant, dans sa *justice*. N'est pas *juste* envers soi qui veut.

Car l'estime de soi n'est pas, tant s'en faut, la complaisance à soi. Qui se complaît s'abstient de se poser la question de la justesse comme celle de la justice. La complaisance ne cherche pas ce qui est équitable et repousse l'échéance : ce n'est pas son affaire de dire le droit mais de le prendre, quoiqu'il en soit de l'appréciation des choses.

L'estime, au contraire, passe par l'estimation. Et l'on a déjà mis autrui en scène dans le rôle du médiateur obligé. Nul ne peut s'estimer qu'estimé : l'énoncé est d'une banalité affligeante, connu de tout sujet de l'évaluation, et pourtant de rappel indispensable puisqu'il dit la vérité de quiconque.

Mythologisé dans le discours des cultivés contemporains, il emprunte à Narcisse sa fable parlante. Et peu se font faute de rechercher, en soi mais de préférence chez autrui, quelques stigmates de « blessures narcissiques ». Le terme de « narcissisme » a été mis à part dans la pensée de FREUD pour conceptualiser un premier moment fondateur où le moi s'ébauche dans l'investissement même qu'en fait la libido. Mais, proprement galvaudé, comme marque d'appartenance du langage « psy », le terme a perdu de sa vigueur pour ne plus désigner, trivialement, que les manifestations, souvent pleines d'illusions infantiles et spéculaires, de l'amour de soi.

Soyons désuets. Ce sera le moyen de faire neuf. L'ancien est le nouveau... Restaurons la vieille catégorie de l'amour-propre. Dieu sait - et dire « Dieu sait » n'est pas mal dire ici tant l'aveu d'avoir cédé à l'amour-propre a peuplé autrefois les confessionnaux, ces étranges machines à auto-évaluation -, Dieu sait, dis-je, combien cette catégorie incarna comme une sorte de « mauvaiseté » suprême, comme la défectuosité même de l'être la déchéance en l'excroissance de l'Égo et ses misérables consolations.

Ni ARISTOTE, pour qui le devoir, loin de constituer un impératif sacré, tenait à la saine appropriation des moyens de ne pas passer à côté du bonheur (cf. MARITAIN, 1960, p. 55), ni même saint Thomas d'AQUIN (« *a mare est velle alicui bonum, vel sibi, vel l/i* », *la llae*, q. 26, art. 4) ne furent si péremptoires dans l'exécration. L'un comme l'autre savent que notre

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

201

propre existence, celle où se substantifie et se dynamise l'union d'un corps et d'une âme qui, indissociés, sont notre être même, révèle le caractère fondateur et d'abord proprement physique de l'affection pour soi, véritable incorporation du bien, si J'on peut dire.

Ainsi le « ça fait du bien », même quand il soupire de plaisir ou exhale la satisfaction - c'est-à-dire se trouve en grand danger de n'être que cette *concupiscentia* qui, contrairement à la *dilectio*, chosifie ce qu'elle aime demeure la condition pour que « faire le bien » ne se mue pas en intention perverse. C'est l'humble courage de l'amour de soi qui peut préserver la *dilectio alterius* de l'insupportable suffisance de l'altruisme.

Car là gît le drame de l'amour-propre. Il est détournement potentiel, perversion latente, et non vice d'origine. L'altruiste lui-même en effet peut se rêver en estimateur primordial du bien à faire à la fois juge et partie, maître de la clémence comme de la sévérité, *auctoritas ipse*. Mais s'autoriser à une pareille image de soi, fût-elle accompagnée des plus rudes macérations, c'est refuser, dans le même mouvement, la *Selbskraft* pestalozzienne où l'autonomie trouve sa carrière et les contraintes salutaires de la réalité : avoir à « faire œuvre de soi-même » dans le champ de l'interaction humaine, comme traduit Michel SOETARD (cf. 1985). La *dilectio* n'est elle-même que par la reconnaissance du caractère fondateur de la *concupiscentia*. Mais celle-ci n'a son « fin mot » que dans son propre dépassement. L'amour de soi est une dialectique fragile entre bonne et mauvaise conscience. Et si les post-modernes s'éprouvent moins atteints par les ravages de la culpabilité, l'angoisse n'a pas diminué chez eux pour autant, même s'il est plus dans l'air du temps de la « frangliciser » en « stress ».

L'évaluateur est-il définissable comme quelqu'un qui, auprès d'un autre, - mais tout autant peut-être, auprès de soi - transmet l'invitation à « faire œuvre de soi-même ? » Mais celui qui reçoit cette invitation ne va-t-il pas céder à la tentation de grenouiller en vue de se faire aussi gros que le bœuf? Il est une obésité de soi dont toute entreprise risque d'être encombrée : un peu « gonflé », le mec ...

« C'est quelqu'un ... »

Mais « gonflé », il est indispensable de l'être quelque peu car l'estime de soi, c'est-à-dire tout simplement l'humanité telle que notre culture la modélise, est chose à conquérir, dans cette *mesotês* tant décrite par ARISTOTE, ce « juste point », comme traduit MARITAIN (1960, p. 56) entre la fanfaronnade et la dépréciation. Être soi, et s'estimer comme tel, est un projet,

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

200

à bien le considérer, d'une étonnante audace, dès que l'exigence d'exister n'est plus confondue avec la seule complaisance du « bien aise ». Or ce projet ne peut pas ne pas trouver une sorte de passage obligé dans la tranquille exorbitance d'un pari : le projet d'être soi passe par la conscience d'être quelqu'un. Ainsi va l'estimation, ainsi va l'évaluation : en quête de l'estime.

« C'est quelqu'un ... » : la formule, en français, détient une singulière puissance d'évaluation. Qui nous expliquera comment cet indéfini, signifiant l'indétermination personnelle (comme dans « Y a-t-il quelqu'un dans la salle ? », s'inverse pour qualifier l'exceptionnelle présence d'une personne aux yeux des autres, jusqu'à devenir, dans le langage familier, l'exclamative qui, par le tic verbal, exprime l'insolite de n'importe quelle situation? « C'est quelqu'un ... » est une indéniable expression commune de l'estime. Mais il faut autrui pour en formuler le jugement : et à la troisième personne, comme si l'absence momentanée du sujet était nécessaire pour que soit célébrée la qualité qui le fait tel. Dirait-on à un interlocuteur : « Vous êtes quelqu'un ... »?

Par contre, dans les rêts où il se prend quand se constitue l'image projetée de soi, le sujet peut rêver de « devenir quelqu'un ». Et c'est effectivement un rêve un peu « gonflé » ... Car tenue, là encore, est la limite entre l'exigence de l'estime et l'aumône de la considération. Mais tout quêteur d'absolu, par un certain côté, est toujours quelqu'un qui « fait la manche »: « mendiant de toi, je te prends dans mes mains ... » Entendue comme consécration dans l'absolu, l'estime n'est pas exigible, sauf à réduire tout don à la réciprocité d'un droit et d'un devoir. Mais l'estime, c'est l'honneur rendu au sein même du relatif, dans les transactions et les manigances de l'estimative de commune condition.

Il ne me semble pas courant d'entendre un évaluateur scolaire déclarer d'un élève: « Untel, c'est quelqu'un ... », comme si l'éloge avait quelque chose de prématuré, comme si longtemps encore, et par fonction, il fallait se montrer « regardant », « avoir l'œil » pour déceler, dans l'entreprise humaine de tout évalué, ce qu'elle a encore d'inchoatif, d'inachevé, d'insuffisant.

Ainsi serons-nous dispensés de franchir ce cap de l'éloge lapidaire où se résume tout dithyrambe. Mais, réciproquement, le propos commun des évalués, aujourd'hui comme hier, ne paraît pas placer l'estime parmi les sentiments dominants qu'ils éprouvent à l'égard des évaluateurs...

C'est bien que la *vis aestimativa*, potentiel dès l'abord à l'action quand des vivants font « commerce » entre eux, et de quoi que ce soit, ouvre encore un bel avenir à l'appréhension mutuelle et à ses sauvageries évaluatives, même quand les dehors

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

sont saufs et la technologie, du meilleur aloi.

La *vis aestimativa*, comme vis le dit bien à qui sait le poids de la langue

203

latine, demeure de l'ordre de la force violente où chacun mesure et se mesure aux modèles qui sont en même temps les rivaux. On ne peut sortir qu'à l'estime de cette zone en proie à la turbulence humaine fondatrice.

Mais que, pour finir, on entende l'amphibologie du terme : tout calcul d'une position, dans quelque situation humaine que ce soit, se fait par recoupement et approximation. Et c'est là le seul mode pour que la tâche évaluatrice échappe à la puissance primitive d'une estimative en proie à ses démons. Et le démon majeur est bien celui qui, *diabolus in musica*, se donne les allures de l'équité et, sous couvert d'évaluer justement, érige la fiction de « dispositifs » où la violence indéterminée poursuit son jeu et traque ses dupes.

Évaluer en vérité, c'est naviguer à l'estime. Ce n'est pas, pour autant se dire sans repères, ni récuser naïvement tout calcul. Mais avouez que c'est un drôle de calcul que de vouloir se montrer humain dans les choses humaines. Je dis « avouez ». Mais j'ai tort. L'humain est invouable. Et d'abord par pudeur. Ensuite par conscience aiguë de sa précarité. Car seriez-vous d'accord pour le définir avec moi comme le pas, toujours incertain de ses suites et jamais sûr de ses résolutions, pris par l'estime sur l'estimation? Nous avons pour tâche d'« estimer » les élèves au sens d'assurer l'« estimation » de leurs apprentissages : mesurer, prendre la mesure et, incontournable, se mesurer au sein de l'estimative réciproque. Estimons donc. Mais nous n'avons pas pour tâche d'« estimer » les élèves au sens de leur accorder notre estime. Et qui pourrait nous en faire un devoir? L'estime ne se commande ni ne se soupèse en dépit de son étymologie marchande.

Elle est pourtant, des sentiments, le moins sentimental. Elle est l'aurore et le couchant de la civilité, au lieu du « juste point », éternitaire comme « juste », révisable comme « point ». Mais l'école a-t-elle à voir avec la civilité quand on lui prescrit de mesurer les petits d'homme et de se mesurer à eux ?

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)

204

NOTES

ALAIN, Propos, 1, Paris, Gallimard, 1956.

ARISTOTE, Éthique à Nicomaque, Éd. J. Tricot, Paris, Vrin, 1959.

GIRARD (R.), La violence et le sacré, Paris, Grasset, 1972.

LA BRUYBRE (J. de), Les Caractères (1688), Paris, Garnier-Flammarion, 1965.

LUBAC (H. de), Paradoxes, Paris, Le Seuil, 1955.

MARITAIN (J.), La philosophie morale, Paris, Gallimard, 1960.

SOETARD (M.), Introduction à PESTALOZZI (H.), Comment Gertrude instruit ses enfants, Albeuve (Suisse), éd. Castella, 1985.

THOMAS D'AQUIN (Saint), Summa theologica, Guérin et Cie, Bar-le-Duc, 1867.

THONNARD (F.-J.), Précis de philosophie, Paris, Tournai, Rome, Desclée et Cie, 1950.

Dossier différencier l'évaluation du contrôle

Hameline, D. (1987). 'De l'estime'. in Delorme, C, *L'évaluation en question*, Paris : ESF CEPEC (extrait)